

## UN JOURNAL DE VOYAGE EN PAYS OUVRIER

Texte de la présentation du livre d'Henry Leyret, *En plein faubourg* (publié en 1895) réédité chez Les Nuits rouges en 2000, avec le sous-titre "Notations d'un mastroquet sur les mœurs ouvrières."

Ni ce sous-titre ni les notes qui accompagnent cette réédition ne sont mon fait.

La pagination originale est donnée en italiques entre crochets.

On trouvera à la suite (p. 5 à 10) le texte du chapitre du livre intitulé : "De l'alcoolisme", et p. 11, la gravure de Reinoso en frontispice du livre de Roger Grosclaude, *Le prix du sang ou misère contemporaine*, Paris, Aux quatre vents, 1938, 59 p.

**Alain FAURE**

**Université de Paris X-Nanterre**  
afaure@u-paris10.F.

Avouons-le d'emblée, nous savons peu de choses de l'auteur d'*En plein faubourg*, un de ces rares ouvrages écrit par un bourgeois qui donne des ouvriers de Paris une image point trop déformée. Henry Leyret, né à Marseille en 1864, et mort quatre-vingt ans plus tard, en 1944, on ne sait où précisément, mena une carrière de journaliste politique, écrivant dans les grands journaux de son époque, *L'Aurore*, *Le Figaro*, *Le Temps*... Il ébaucha même un début de carrière politique en entrant, tout jeune, dans un cabinet ministériel, fort probablement à l'Intérieur, sous Waldeck-Rousseau, quand celui-ci, pour la deuxième fois ministre, faisait voter la loi sur la liberté syndicale, en mars 1884. Waldeck fut le grand homme de Leyret, qui lui éleva un monument de papier en publiant l'ensemble de ses discours et écrits et en lui rédigeant une biographie. Son dernier ouvrage connu, *De Waldeck-Rousseau à la C.G.T.* paru en 1921, oppose l'idéal républicain, incarné en Waldeck, d'une entente entre le capital et le travail à la guerre de classes prônée par un syndicalisme à ses yeux dévoyé. Comme son ancien patron, Leyret aurait sans doute pu se dire "républicain modéré, mais non modérément républicain"...

Cependant il y eut toujours chez lui – du moins dans la première partie de sa vie – un intérêt pour le monde ouvrier et une grande sensibilité aux injustices sociales. On le voit par exemple publier, en les commentant, les fameux jugements du président Magnaud, ce président de tribunal, à Château-Thierry, qui avait fait remplacer le crucifix de la salle d'audience par des emblèmes républicains et s'était rendu célèbre par des jugements "justes et humains", comme le dit Leyret. C'est cette fibre sociale qui aussi l'amena à s'intéresser de près aux anarchistes et à leurs idées. Dans *En plein faubourg*, il reconnaît, sans s'indigner, [5] que les libertaires jouissaient dans le peuple d'un fort capital de sympathie. D'ailleurs, journaliste à *L'Aurore* – le journal de Clemenceau, celui où bientôt sera publié le "J'accuse !" de Zola –, ne mena-t-il pas campagne pour la libération des anarchistes condamnés au

bagne à la suite d'affaires souvent bien peu claires<sup>1</sup> ? D'où aussi cette idée, dans le but d'observer tout son soûl et d'être mieux à même de comprendre la vie et les pensées du peuple, de se faire bistrot "en plein faubourg" : de cette plongée en pays ouvrier, il ramena une brassée d'observations dont il tira ce livre, paru en 1895. *En plein faubourg*, est de loin son œuvre la plus originale, c'est aussi la seule qui n'ait pas sombré dans l'oubli : le "Leyret" était déjà bien connu des spécialistes. Cette postérité, sanctionnée par la réédition actuelle, n'est que justice car il s'agit bien d'un témoignage de valeur parce que sans œillère et de plus, souvent juste. Voyons cela de près.

Leyret a-t-il été inspiré par des modèles ? On songe bien sûr au naturalisme : *En plein faubourg* continuerait le sillon ouvert par *L'Assommoir* en 1877. Mais c'est là une fausse piste car l'ambition littéraire est absente chez lui<sup>2</sup>. D'ailleurs *En plein faubourg* est un livre rédigé à la hâte, sans soin, et les coquilles ne se comptent plus dans le texte... Ici, tout simplement, Leyret le journaliste fait œuvre de... journaliste. Dans le métier, on savait bien que, pour approcher l'ouvrier, l'entendre parler comme il parle, l'écouter penser comme il pense, c'est dans un débit populaire qu'il fallait se rendre. Un journaliste, auteur en 1886 d'une série d'articles sur "la misère à Paris", Marcel Édant, donnait la recette : "Il faut aller dans les cabarets [...], passer des heures entières, boire avec leurs habitués la verte et le petit bleu, si l'on veut se faire une idée juste des souffrances qu'endurent les ouvriers, des opinions qu'ils professent et des passions qui les tourmentent. Là vous verrez leurs âmes à nu".<sup>3</sup> Le comptoir était pour le bourgeois ou l'intellectuel en mal de copie une sorte de visa pour pénétrer dans un univers social et mental ressenti fondamentalement comme étranger et étrange. Il y a toujours dans ces reportages un côté "voyage d'exploration", un relent d'exotisme. Cette représentation des gens du peuple comme les nouveaux barbares campés dans nos villes [6] a inspiré des genres littéraires mineurs comme le pittoresque – Leyret cite un de ses éminents représentants sous le Second Empire, Privat d'Anglemont – ou plus tard le populisme. La façon dont, dans certains media, il est aujourd'hui parlé des "jeunes des banlieues" – ce genre a un besoin viscéral de clichés –, pourrait faire croire que bien des journalistes ont été formés à l'École coloniale, si celle-ci existait toujours !

Dès lors, quelle est l'originalité du reportage de Leyret ? Le sérieux même de l'entreprise et l'intelligence de l'auteur. Il ne s'est pas contenté d'enfiler un bourgeron et de visser une casquette d'ouvrier sur sa tête pour entreprendre à la hâte une sorte de "micro-comptoir", mais il a pris patente, bricolé une installation, et, cinq mois durant, fait le bistrot, ou – employons le terme usuel de l'époque – le marchand de vins. Cela est attesté par un autre journaliste, Maurice Talmeyr, qui fait allusion, en 1901, à "un homme de lettres" ayant acheté quelques années auparavant un débit faubourg du Temple "pour nous donner un 'livre vécu' ", précisément *En plein faubourg*...<sup>4</sup> Cette mise en scène, sorte d'observation participante, même ainsi limitée dans le temps, permet à Leyret de bien voir et de mieux comprendre, tordant le cou au passage à quelques préjugés. C'est cette

1. Voir les notices Antoine Cyvoct et Gueslaff dans Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, CD-Rom, 1997.

2. Il est vrai que l'année suivante, il publie un roman intitulé *Pourquoi aimer ?*, mais sa carrière d'écrivain s'est arrêtée là.

3. Marcel Édant, "La misère à Paris. XII. Belleville", in *Le Gagne-Petit*, 14 mai 1886.

4. Maurice Talmeyr, "Le marchand de vins", in *La cité du sang*, 1901, p. 146.

expérience un peu hors du commun du monde des journalistes qui lui fait écrire cette phrase que devraient méditer les historiens à l'affût d'une parole populaire vraie dans les témoignages subsistants, ainsi que les modernes confrères de Leyret : l'ouvrier est "très méfiant envers qui l'interroge, parce qu'il se suppose, pour qui n'est pas des siens, un objet de répulsion ou d'exploitation, il élude toute question trop directe, évitant d'y répondre autrement que par des échappatoires". La parole n'est alors qu'une fumée protectrice.

Nous parlions de préjugés corrigés par l'observation... L'alcoolisme est le premier d'entre eux. L'ouvrier ne boit pas tant que cela, répète Leyret, et s'il fréquente à ce point le marchand de vins, ce n'est pas "dans le but de se griser", mais d'abord pour délasser son corps et son âme des contraintes extérieures. Le bistrot, c'est l'endroit où l'on vient d'abord pour se dessaouler du travail et de la discipline. Les samedis de paye, c'est vrai, il y a un peu de viande saoule dans le faubourg, mais n'exagérons rien, ajoute-t-il, c'est "l'ivresse du chant plus que l'ivresse du vin" qui fait [7] tituber celui qui se paye cette escapade dans les vignes du Seigneur. Mais alors que deviennent Zola, *L'Assommoir*, Coupeau et sa crise de *delirium*... ? De pures et simples calomnies, si l'on en croit les clients de Leyret qui nous rapporte leurs propos, témoignage infiniment précieux sur la réception dans le peuple d'une littérature censée peindre la réalité populaire... *L'Assommoir* fut reçu comme une insulte dans le faubourg, d'autres témoignages le disent. D'ailleurs, le marchand de vins n'était pas seulement ce cercle de quartier que nous décrit Leyret, il avait dans la vie ouvrière bien d'autres fonctions : c'était, le midi, la seule "cantine" abordable pour les ouvriers habitant loin, il pouvait à l'occasion jouer le rôle d'intermédiaire pour le placement – mais on devine les dérives... –, et surtout il offrait un lieu commode pour les réunions politiques et syndicales<sup>5</sup>, et les associations de toute nature qui avaient leur siège au bistrot étaient légion. Le nombre considérable des débits de boisson à Paris – pas moins de 24 867 en 1895, lorsque paraît *En plein faubourg*... – était à la mesure non pas de la soif des Parisiens, mais de l'intense sociabilité dont ces lieux étaient l'instrument.

Bien des valeurs et des comportements ayant cours dans le peuple ont été précieusement consignés par notre bistrot ethnographe. Retenons parmi les traits saillants de ce portrait mental du prolétaire parisien l'indignité du crédit – recourir au crédit, c'était ne pas "faire face à ses affaires", c'était avouer sa misère –, le désir, sans nul état d'âme, de s'établir "à son compte", comme petit patron, une certaine joie de vivre aussi, en dépit de tout, qui se manifestait aussi bien dans les clauses d'un pari stupide, le goût de la bagarre – attention, dit Leyret, à ne pas confondre avec la violence : la paix est toujours offerte à l'adversaire dès qu'il a le dessous –, ou encore la recherche de l'image et de la formule : le peuple a toujours habité le langage comme une maison à lui. Et n'oublions pas ce goût pour le chant, qui semble avoir beaucoup surpris Leyret, ou plus précisément pour la société chantante, comme au beau temps des goguettes. Sur le plan de la condition matérielle, tout ce que dit Leyret est juste, malheureusement : la morte-saison annuelle était la plaie de bien des professions encore, réduisant souvent à peu de choses un [9] salaire nominal déjà bas – et que dire des salaires féminins ! –, et surtout à cette époque où quasiment toute la protection sociale moderne restait à mettre en place, rien n'était jamais acquis à celui qui avait le malheur d'être ouvrier

---

<sup>5</sup>. Voir à ce sujet l'excellente étude de Nathalie Graveleau, *Les cafés comme lieux de sociabilité politique à Paris et en banlieue 1905-1913*. FEN, Cahiers du Centre fédéral, 1992, 254 p. (Prix Maitron 1991).

: un accident, une maladie, un chômage un peu long, et l'existence apparemment la mieux assise pouvait tourner au drame.

Mais il arrive aussi que le portrait se brouille, et Leyret nous tend parfois de ses ouvriers de clients des images contradictoires. Ces bouffeurs de curés et pourfendeurs de généraux ont beau réclamer le "grand soir" sur tous les tons, dit-il, ce sont en fait des résignés dans l'âme, point si mécréants que cela et en réalité attachés à la patrie. Mais quelques pages plus loin, il a cette formule : "Le vrai faubourien ne fuit jamais l'odeur de la poudre", et surtout ne raconte-t-il pas lui-même que lors d'un réveillon dans son débit *la nuit entière* se passa à chanter tout le répertoire révolutionnaire de l'époque : pas une Marseillaise ou un Chant du Départ ! On touche là aux pensées profondes et aux visions d'avenir, aux aspirations : cinq mois étaient sans doute un temps trop court – sans parler de la pertinence du lieu... – pour réellement comprendre l'âme ouvrière en ces replis profonds et percer l'apparent mystère de ces contradictions.

Donc, ne faisons pas trop dire "au Leyret", d'autant qu'il y a plus grave : les lacunes ou les erreurs de son observation. La femme, sans être absente de ses analyses, est essentiellement vue par lui comme l'épouse et la mère. Ce qu'elle pense elle-même ne nous est jamais dit, sauf par rapport au mari. Et ce n'était pas faute de la croiser dans son débit : les sociétés chantantes du samedi soir étaient bel et bien mixtes, il le dit formellement. Leyret reproduit d'autre part les arguments ouvriers contre le travail des femmes, sans commentaires il est vrai, mais on sent bien qu'il y applaudissait. Sur les erreurs, voici peut-être la plus symptomatique. Il parle de l'amour des familles ouvrières pour leurs enfants, et rien n'est plus juste. Les petits d'ouvriers partaient peu en nourrice, et ce n'était pas seulement une question d'argent. Mais là où il se trompe, c'est quand il associe cet amour au *nombre* des enfants. Depuis une bonne quinzaine d'années, les couples ouvriers à Paris limitaient leurs naissances, recherche d'un mieux-être, qui n'avait rien à voir avec un dégoût de l'enfant : l'enfant est d'autant plus chéri qu'il est rare. Pour Leyret, c'était là de l'égoïsme pur, avec avortement criminel à la clef. Pas de pitié pour les "faiseuses d'anges" !

Mais que le lecteur se rassure. Il apprendra beaucoup, dans cet ouvrage souvent plaisant, parfois amusant, sur ces ouvriers parisiens aujourd'hui un peu mythiques, d'entre la Commune et la Grande Guerre. Il passera rapidement sur certains chapitres, englués dans des débats d'époque, seulement intéressants pour les spécialistes du social ou du politique, pour réfléchir, à son tour, sur la nécessaire critique des témoignages, qui passe par une révision permanente des idées toutes faites et des savoirs établis. Des images faisons table rase. [10]

Texte du chapitre III de la Première partie, intitulé "De l'alcoolisme", extrait du livre d'Henry Leyret, *En plein faubourg (mœurs ouvrières)*. Paris, Bibliothèque. Charpentier (G. Charpentier et E. Fasquelle), 1895, 276 p. , p. 52-74

L'ouvrage entier figure bien dans Gallica, la bibliothèque numérique de la BNF, mais seulement en mode image.

La pagination donnée en italiques entre crochets est celle de l'édition originale de 1895 ; les deux notes figurent dans le texte de Leyret.

Les sociologues, les moralistes, les puritains, n'arrêtent pas – non sans raison – de déplorer les progrès incessants de l'alcoolisme parmi la classe ouvrière. Appuyé de leurs écrits, le bon bourgeois (entendez ce mot au sens qui paraît le mieux lui convenir à l'heure actuelle, celui de : *ennemi du peuple*), le bon bourgeois, tout en sirotant un petit verre de chartreuse ou de fine champagne première marque, émet de sévères aphorismes sur les dangers de l'alcool, unique perte, précise-t-il, des ouvriers. C'est le grand reproche, l'éternelle accusation – basée sur quoi ?... Sur le nombre des marchands de vin, sur la rencontre dans la rue [52] de quelque pauvre diable titubant d'un trottoir à l'autre, basée principalement sur les statistiques. On a trop raillé les erreurs parfois colossales des statistiques pour s'amuser à un tel jeu. Peu importe que leur enseignement reste probant, définitif, ou parfaitement réfutable ; il n'égalera jamais la constatation des menus faits de la vie, rapportés dans toute leur simplicité suggestive.

Que, en de certains milieux, on continue d'attribuer le malaise général de la classe ouvrière aux effets de son penchant à l'ivresse, qu'on l'accuse toute entière d'alcoolisme endémique. Et j'ai bien constaté en effet que quelques ouvriers s'y livrent exclusivement\*. Mais ce que j'ai vu me permet [53] de croire que la grande majorité n'est point aussi alcoolique qu'on le dit, au sens littéral de ce mot terrible. Plus d'une fois j'ai entendu des ouvriers, parlant d'un camarade, dire : "Il boit, c'est un *poivrot* !" Et cela coupait la conversation comme un désaveu.

Un jour, le portrait de M. Émile Zola, publié par une feuille illustrée, étant tombé entre les mains d'un de *mes* clients, il fit à haute voix cette réflexion :

- En voilà un qui l'a bien mérité de [54] n'être pas reçu à leur Académie ! Il ne l'a pas volé.

- Tu le connais ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

- Il m'a insulté, comme toi, comme tous les frères.

- En voilà du *battage* ; tu nous en contes !

- Vous n'avez donc pas lu ses feuilletons, celui de l'*Assommoir* ? C'est du propre ! A l'en croire, nous serions tous des "saoulots" !

Un loustic cria :

- Tais-toi, Mes-Bottes !

---

\* A la vérité, ce défaut est-il l'apanage de ces malheureux ?... La jeunesse bourgeoise, celle de France, celle d'Allemagne, ignore-t-elle l'abrutissement des *beuveries* prolongées du soir au matin, scandées des chants traditionnels en l'honneur de Bacchus ? *Nunc [53] est bibendum !*... Ne sait-on rien des scandales causés dans les restaurants de nuit par les pochards en habit ou en smoking ?... Et les plantureux repas, largement arrosés des meilleurs crus, jusqu'à plus soif, auxquels se complaît la *société* de plusieurs de nos provinces ?... Et les séparations de corps, les divorces prononcés après des débats qui révèlent chez les maris, hommes considérés ! d'invétérées habitudes d'ivrogne ?... Enfin, en leurs faits-divers, les journaux ne font-ils pas connaître les chutes de fils de famille roulés dans les bas-fonds de Paris - *abrutis par l'abus des alcools* ? [54]

Lui, sérieux, racontait, il argumentait. Parce que, de temps en temps, l'ouvrier boit un verre, la belle affaire ! Est-ce une raison pour le représenter comme un éternel alcoolique ?... Et, maintenant, toute la salle, conquise, l'approuvait. Un seul se rebiffa, défendit chaudement l'auteur de l'Assommoir, expliquant que s'il avait un peu forcé la note, c'était dans l'intérêt [55] de la classe ouvrière, et, frappant sur la table, il conclut :

- Zola a bien fait ! S'il a décrit nos vices, c'est sur les bourgeois qui nous font ce que nous sommes que ça retombe !

L'accusation portait haut ! La bourgeoisie mise en cause passa un vilain quart d'heure.

Ce trait, choisi entre tant d'autres, montre avec quelle ardeur l'ouvrier repousse le reproche d'alcoolisme. Qu'on le croie, ce n'est pas sans raison. Exception faite pour les alcooliques de profession, pour les jeunes gens – le désir de s'amuser, propre à leur âge, les entraîne plus que le vice –, l'ouvrier boit modérément.

Ce qu'il préfère à tout, c'est le vin. Tandis qu'à côté de lui, l'ouvrier étranger ne vient chez le débitant que par gourmandise, prenant des liqueurs, des alcools, l'ouvrier parisien ne boit à peu près exclusivement que du vin, qui le soutient et l'égaie – et il aime fort à rire ! Son verre [56] empli, peu lui importe d'en renverser plus qu'il n'en boit, d'en donner aux camarades, pourvu qu'il raconte des tours à sa façon, arrivant ainsi à se griser autant avec ses paroles qu'avec ce qu'il consomme. Des groupes de cinq, de six ouvriers passent très bien leur soirée avec seulement – pour toute la "coterie" – deux kilos (litres).

Point de sirops : trop doux ! Un petit verre d'alcool – la goutte – avec le café. Comme apéritifs, le dimanche matin, deux ou trois verres de vin blanc, du vermouth, mais, plus que tout, de l'absinthe. Avec le vin, elle est, il faut bien le dire, la boisson aimée. A la sortie de l'atelier, le samedi, il s'en débite une quantité effroyable. Quelques ouvriers n'en boivent qu'un verre ou deux ; d'autres, moins nombreux, quatre ou cinq ; enfin, il en est, l'infime minorité, ceux-là touchant de trop près à l'alcoolisme, hélas ! qui, lorsque la joie les tient ou que la contrariété les pousse, vont jusqu'à quinze, [57] jusqu'à vingt, jamais lassés, esclaves du mortel poison.

Parmi ces ouvriers qui justifient à eux seuls l'accusation d'alcoolisme lancée à tous les travailleurs, l'un d'eux m'avait particulièrement intéressé. Grand, solide, vrai type de Gaulois avec son front découvert, ses pommettes rouges et saillantes, sa longue moustache blonde, il avait déjà fait un séjour à Sainte-Anne, quoique à peine âgé de trente ans ! Charpentier de son état, il passait pour un maître ouvrier, dur à la besogne, très sérieux au chantier, recherché des patrons. Des semaines entières, il vivait sobrement. Puis, soudain, sans raison, il tirait des bordées. Quand je le chapitrais amicalement, pour toute réponse il disait :

- J'ai besoin de *m'asphyxier* !

Défense ayant été faite par moi de lui servir quoi que ce fût lorsqu'il paraissait avoir trop bu, ces jours-là il s'abstenait de venir. Quelquefois pourtant, je le vis arriver [58] en état complet d'ivresse. Se sentant surveillé, il fuyait mon regard, se raidissait, calme, droit sur ses jambes, s'efforçant de paraître dans son état naturel. Mais il était trahi par ses expressions préférées en ses jours d'alcoolisme. S'il demandait un *pot-de-fleur* ou du *poussier* (vin), une *bleue* ou une *goutte de rosée* (absinthe), j'étais fixé ; le malheureux avait avalé dans sa journée deux douzaines d'absinthe ! Avec cela doux et robuste, à la fois conciliant et batailleur, très dévoué,

mais dominé par la fée verte : je lui fis tant la morale que je ne le vis plus. Hélas ! Sainte-Anne l'attend.

Par bonheur, les ouvriers de cette catégorie sont l'exception. Je pourrais citer tous ceux que j'ai connus : pas même une dizaine ! D'ailleurs, la plupart de ceux-là sont célibataires. C'est que les braves ménagères ont vite fait de courir tous les cabarets du quartier pour en ramener leurs maris ! De temps en temps [59] elles excusent une escapade. Le dimanche, même, elles accompagnent "leur homme" chez le marchand de vin, parfois aussi en sa compagnie boivent-elles un peu plus que de coutume, mais il ne faut pas pousser la dépense trop loin -- avec quoi ferait-on à manger pour les enfants ?...

Le faubourg serait-il le temple de la Tempérance ? Pas du tout ! Sur ce tableau, fidèlement tracé, des plaques salissantes, çà et là, projettent leur ombre indécise. Le matin, allant aux provisions, des femmes s'approprient une demi-douzaine de sous au préjudice du ménage : vivement, serrant sur leur bras un papier jaune grasseyé, quelque déchet verdâtre de boucherie, elles se glissent d'un pas furtif, dans les bars, demander un verre d'absinthe, l'avalent en deux secondes. Suivez-les ! Quelques pas plus loin, nouvel arrêt, nouveau verre d'absinthe. Et ainsi deux, trois fois. L'habitude est prise, rien ne la chassera. Misérablement [60] vêtues de hardes effilochées, sales, passées de couleur, elles apparaissent vieilles, usées, décharnées lamentablement. Quelles misères, quelles déceptions, les précipitèrent des amours étoilées de leur jeunesse dans cette déchéance physique et morale, hier courtisées, caressées, maintenant objet de dégoût, de répulsion ?... Quand l'une d'elles, ayant passé la mesure, titube, s'affale, roule au ruisseau, la foule s'amasse et ricane, et hue, méprisante ; sur le passage de la brouette qui transporte ce débris aviné, les ménagères se détournent, insultant à son abjection : "La charogne !"

Fuyant les établissements publics, d'autres femmes, d'ailleurs moins alcoolisées, se sont habituées à boire "la goutte" chez elles, régulièrement. A l'estaminet voisin, elles s'en vont chercher quelques sous de rhum, d'eau-de-vie, surtout du spiritueux suisse, ce que le peuple appelle du vulnéraire : "Cela fait passer le temps !" En fin [61] de journée, il en résulte des rires plus aigus, une volubilité plus pressée, des mots sans suite, très risqués. Demi-griserie que dissipera le sommeil, si au préalable elle ne suscite avec le mari une querelle mêlée de coups ; à moins que, jovial, il n'en rie, il ne s'en amuse, ayant mêmes goûts, mêmes plaisirs ; n'est-ce point lui qui a donné l'exemple à sa femme – déjà excitée à s'entraîner par les commères – et, sa quinzaine reçue, n'absorbent-ils pas, à eux deux, quatre ou cinq litres de vin, sans compter la suite, en un seul repas ?...

Ces mœurs sont assez regrettables sans qu'il soit besoin de les généraliser. Pourquoi les appliquer à la classe ouvrière tout entière, et à elle seulement ? L'ordre social, à chacun de ses degrés, se trouve-t-il point vicié par des tares, des sanies, toute une pourriture qui écume et qui bouillonne, qui lentement désagrège l'organisme rongé par le chancre de la décomposition finale ? Quelle [62] classe se peut affirmer saine, pure ?... Et si, vraiment, c'est l'alcoolisme qui, chez l'ouvrier, produit le plus de ravages, à qui la faute ?... Admettons, comme l'avancent, si infailliblement ! les statisticiens, comme le lui reprochent, si amèrement ! les moralistes, que l'ouvrier se saoule – toujours. A six heures du matin, encore mal éveillé, il part pour l'atelier, il n'en revient que le soir, à 7 heures, quelquefois plus tard, brisé, harassé, prenant à peine le temps de manger, puis il se couche, et dort... à moins qu'il ne se prépare pour l'avenir de nouvelles charges. Ainsi tous les jours ! Tous les jours, le même travail accablant, qui le fait s'essouffler, ahaner, dans la perte totale de ses forces musculaires. Tous les jours, la même existence pénible,

courbée, domestiquée, sans lueurs de repos, sans joie complète – sans cesse la chaîne et le boulet, le boulet du gagne-pain s'il ne veut pas mourir de faim, la chaîne de l'esclavage [63] s'il ne veut rouler au vagabondage. Le Travail est la loi fondamentale du contrat social, il en est le moteur nécessaire, sacré : soit ! Mais, à ce travail, pour l'ouvrier, quelle diversion ? Où, ses distractions ? Où, ses divertissements ? Où, l'oubli du labeur ininterrompu ?... Ignorant, ou si peu instruit ! Il n'entend rien à nos livres, et puis, à un homme qui depuis son lever, peina dix ou douze heures dans l'effort et la sueur, que parler de méditer sur l'histoire, sur la philosophie, sur la littérature ! Les théâtres ? les divertissements publics ? cela coûte et fatigue !... Quels plaisirs à lui offrir, qui conviennent à sa nature fruste, brutale, de premier jet, ni sentimentalisée ni intellectualisée, telle enfin qu'elle se développe dans le servage où le rive notre société ? Quoi, si ce n'est le cabaret, où, avec à peine quelques sous, il se sait le bienvenu ? où, avec à peine quelques verres, il s'élève au-dessus des réalités oppressives, aviné, [64] baveux peut-être ! à coup sûr transporté dans le monde de l'exaltation et de la divagation, par quoi il s'évade un moment de la vie de souffrances et de privations dans laquelle demain le rejettera ?...

Mais est-ce bien la quantité de ce qu'il boit qui altère la santé de l'ouvrier ? N'en serait-ce pas plutôt la qualité ?

De même qu'en Espagne des toréadors font partie de la Société protectrice des animaux de même, si l'on cherchait bien, trouverait-on peut-être en France, parmi les membres des sociétés de tempérance contre l'abus des alcools, quelque gros distillateur, quelque négociant de Bercy. A ce négociant, à ce distillateur enrichi dans la vente des alcools, dont, bourgeois vertueux, il condamne les effets désastreux pour la santé publique, demandez si jamais il servit sur sa table quelqu'un des produits de son commerce. Il haussera les épaules ! Toucher à de pareilles saletés ? Pouah ! Non, il a, lui, [65] une excellente cave emplie des meilleurs crus, des alcools les plus naturels. Cela n'a nul rapport avec ce qu'il vend ; depuis quand les manipulations du commerçant s'accordent-elles avec les goûts de l'homme privé ?... En vérité, ces messieurs ont raison : les alcools de commerce flattent trop peu le goût, et ils sont si nuisibles à la santé ! Les singulières matières qui participent à leur fabrication, des spécialistes les ont divulguées, on les a mille fois énumérées, et aujourd'hui ce n'est un secret pour personne que certains alambics n'égouttent que de chimiques combinaisons qui corrodent le corps, qui brûlent le cerveau.

Les distillateurs nient qu'il en puisse être autrement. La consommation publique est telle qu'il serait impossible d'y suffire avec les produits naturels ; enfin ceux-ci sont d'un prix de revient trop élevé : avec les droits perçus par le fisc, aucun distillateur ne subsisterait, ce serait la ruine ! [66] Or, en quelle âme de commerçant entre-t-il assez de générosité pour que, par dévouement à l'humanité, cet homme abandonne, de gaieté de cœur, des bénéfices certains ? C'est trop juste !

Il ne servirait de rien de dire à la suite de quelles triturations on obtient les compositions livrées sous formes d'alcools, de sirops. Peut-être ce travail, qu'au besoin on pourrait lire dans des ouvrages spéciaux, se trouvera-t-il plus avantageusement remplacé par le tableau suivant ; c'est celui des prix que coûtent les liqueurs aux marchands de vin : [67]

Prix en francs, et au litre :

	Prix (au litre)		Prix (au litre)
Absinthe .....	2,50	Champagne .....	2,75
Vermouth.....	1,40	Citron .....	1,60
Rhum.....	2	Gomme .....	1,25
Marc .....	2	Guignolet .....	1,75
Kirsch .....	2	Amer .....	2,25
Genièvre .....	2,25	Anisette .....	1,20
Chartreuse jaune ...	3,50	Grenadine .....	1,30
"       verte ...	4	Curaçao .....	1,20
Raphaël .....	2,25	Banyuls .....	1,50
Malaga .....	2	Groseille.....	1,25
Madère .....	2	Cognac .....	1,60
Byrrh .....	2,25	Cassis .....	1,20
Spiritueux Suisse ...	2	Menthe .....	1,60
Bitter .....	2,25	Orgeat .....	1,5

[67-68]

Tels sont les prix, défalcation non faite de l'escompte, auxquels les distillateurs cèdent leurs produits à la clientèle établie. Notons que ces prix sont choisis dans la moyenne, qu'il en est de beaucoup plus inférieurs : on peut avoir un litre d'absinthe pour 1 fr. 75, un litre de rhum pour 1 fr. 50, et même moins ! ainsi de tout. Si donc l'on considère ce que chaque litre représente d'impôts, de frais, de dépenses de toutes sortes, sans compter les bénéfices du fabricant, que reste-t-il pour l'achat des matières premières ?... Quelques centimes ! Il est à peine besoin de se demander si c'est avec une somme aussi minime que les distillateurs ont la possibilité de se procurer et de vendre des produits naturels. Toutes les distilleries donnent-elles [68] de gros bénéfices ? On n'oserait le prétendre. Mais certainement les distillateurs se moqueraient de qui hasarderait qu'en général ils font de mauvaises affaires ; plusieurs m'avouèrent arriver difficilement à satisfaire aux ordres de leur clientèle. En vérité, l'alcool, même cédé à des prix *minima*, leur est une source d'importants revenus. Ne serait-il donc pas aisé de réaliser moins de bénéfices -partant de mettre dans la circulation moins de *poison* ?

A débiter ce poison, les marchands de vin, à leur tour, ne partagent-ils la responsabilité des distillateurs ? Pourquoi acheter de préférence les marques inférieures ? Pourquoi ne songer qu'à payer la marchandise le moins cher possible pour gagner le plus possible ? Toujours le lucre ! Ils vendent les marchandises le double, le triple de ce qu'elles leur coûtent; la plupart des alcools et sirops débités sur le comptoir à dix, quinze centimes, produisent un bénéfice net [69] de cinq à six francs par litre. Ajoutez le vin.

A moins de s'adresser directement aux viticulteurs, et cela n'est possible qu'aux grandes maisons, les débitants ne trouvent chez les négociants spécialistes que des gros vins de coupage, déjà très mouillés, heureux lorsque ces vins ne pèchent que par l'excès d'eau, lorsque le campêche, la fuchsine, une composition chimique quelconque, ne supplée pas au vin totalement absent ! D'une pièce qui revient de 110 à 130 francs (droits d'entrée compris), les débitants retirent d'abord 50 litres pour faire ce que l'on appelle " le vin à la bouteille", ils les remplacent ensuite par autant d'eau, et c'est ce mélange déjà travaillé ailleurs qu'ils servent à leurs clients en guise de vin. Peut-être ce vin n'est-il trop souvent qu'une mauvaise

mixture délayée dans de l'eau, peut-être les verres ne contiennent-ils pas exactement la mesure, mais dans un coin du débit, haut placée sur le mur, une pancarte verte [70] ne prévient-elle pas le client que le marchand de vin ne garantit ni le contenant ni le contenu ?... Ah ! la bonne, l'excellente loi Griffé\*\* !

Une pièce de vin renfermant 225 litres, et coûtant – prenons une bonne moyenne – 135 francs, tous frais compris, cela met le litre à 60 centimes ; le débitant le vend 70 centimes à emporter, 80 centimes à consommer sur place. Mais, au comptoir, débité au demi-setier, le litre rapporte 1 franc, au cinquième 1 fr. 05. Enfin, les 50 litres qu'on a eu le soin de retirer de la pièce en la mettant en perce fournissent 65 bouteilles de vin cacheté, vendues 1 franc pièce, ou 130 *petites filles* – demi-bouteilles – à 60 centimes chaque. Résultat : un bénéfice approximatif de 100 % ! [71]

Je m'en tiens, bien entendu, au commerce honnête, sans aborder le chapitre des opérations équivoques, mais essentiellement productives auxquelles se livrent des marchands de vin appartenant à des bandes noires qui alimentent la place de Paris de nombreuses pièces de vin obtenues – par quels procédés ? – à des prix inouïs de bon marché, provenant soit de la province, soit même de Bercy.

Ainsi, prélevant un bénéfice de cent pour cent sur le vin, un bénéfice de deux et trois cent sur l'alcool, quels bénéfices les débitants ne doivent-ils point réaliser sur la classe ouvrière ! Sans nul doute, le métier, à parler bourgeoisement, est des meilleurs, puisqu'il apparaît si productif. Mais, en laissant de côté les inconvénients moraux qui s'attachent à la profession, il y a le crédit qui emporte une bonne part des bénéfices ; il y a les sociétés coopératives qui fournissent des milliers de ménages, [72] les grandes épiceries avec leur bon marché exceptionnel ; et, s'ajoutant à toute cette concurrence qui accapare la vente au dehors, la concurrence des débitants eux-mêmes, dont le nombre est incalculable ; dans une rue nouvelle, ouverte depuis cinq ou six ans, en un quartier pas très peuplé, j'ai compté jusqu'à vingt-cinq débits sur un parcours de 200 mètres de terrain non entièrement bâti !

En somme, que ce soit par la faute du débitant, agent transmetteur des vénéneuses boissons, commerçant obligé, devant l'éparpillement de sa clientèle vacillante ou décimée, de diminuer ses frais, d'acheter à meilleur compte – et plus mauvais ; que la responsabilité en pèse plus lourdement sur le fournisseur, négociant en vins ou distillateur, infailliblement coupable au premier chef de s'enrichir par des falsifications délétères, de bâtir sa fortune sur la corruption organique des masses, – le résultat [73] est le même. Chez le petit, la crainte de la faillite, chez le gros, le pourchas au gain, cela retombe toujours sur la même victime : l'ouvrier ! Il est donc licite de se demander si les ravages de l'alcoolisme, loin d'être le seul effet d'un vice populaire, ne sont pas en premier lieu le fruit de la rapacité de quelques gros bourgeois. [74]

---

\*\* Depuis le 26 août 1894, une loi votée un mois auparavant par les Chambres, interdit aux débitants de vendre des vins mouillés, sous peine d'amende, de prison, de la perte des droits civiques et politiques. [71]



Gravure de Reinoso.  
Frontispice du livre de Roger Grosclaude, *Le prix du sang ou misère  
contemporaine*, 1938.